

Un deux trois
Soleil
En été du Nord c'est le contraire
C'est quand on dit
Soleil
Qu'il faut bouger
Vite
C'est pas long le mot
Soleil
Et le reste du temps
En réalité
Il y a bien plus d'une deux trois
Gouttes

Sans se baigner de pluie
Et se sécher au soleil
Sans aimer le chat
Et aussi la souris
Sans pleurer de joie
Sans rire de chagrin
Sans mettre en bouquet l'ortie
Et l'orchidée
Sans écouter la tirade du traître
Sans lequel il n'y aurait pas de héros

Ma soeur
Mon frère
Tout à tour
Jumeaux
Et étrangers
Que j'embrasse et mords

Le vent

Le vent dans les feuilles
Et ce frisson de fièvre de la terre
Et ce soleil à éclipses
Malade d'incertitude

Et mon pas
Hésitant
Las
Mais tenace

Aller au bout du chemin
Si loin que l'horizon s'efface
Si à l'infini
Qu'on se confond dans l'autre chose

Qu'on cesse
Et qu'on soit tout

Parfois
On ne fait qu'entrevoir
Fugitivement
Entre deux instants
Comme l'éclair roux de la queue du renard
Le déclic des paupières
L'obturateur de la pupille
Un regard

Et parfois
Le cœur
Qui pourtant n'a pas eu le temps de voir
Bat plus vite

C'est terriblement émotif
Un cœur

oh les têtes de veaux
au ras des caniveaux
oh le cri électrique et hennissant du becfigue
ô fatigue
ô sommeil
ô pavots surchargés d'abeilles
ô véhicules bondissants des moraines du Trentin
ô intrigues de pharmaciens
ô vilénie d'Eugénie
sur le divan d'opale des couturières séculières
ô grues infernales dans les bouis-bouis de Brest
et l'enfer des sourires saint-sulpiciens de Lucien

maudit soit le ciel excrémental
et le fiel des déjections blettes des mouettes
du Nord-Est

Paisiblement
Le thé fume

Le chien s'étire
Le temps aussi

Je baille

Encore un de ces millions de jours fumeroles qui ne laissent pas
de trace
Simple et doux grignotage
De la vie

Pesamment
Le soleil cuit les choses
Et fait des boues
Des briques
Abattus
Les arbres en laissent tomber les branches

Ô chape
Ô écrasement
Ô flemme

Moi
Je flamme
Je danse
Et je transpire un suc de jouvence
Transporté d'être encore chose parmi les choses

Entends-tu ?

En passant le temps fait peu de bruit

Un frôlement

Que vient ponctuer le gratement d'insecte des choses

Qu'enjolive la guirlande du chant du merle

Et rien d'autre

Strictement rien d'autre

Et la vie se consume

Es-tu sourd ?

Gris le temps

Combien nous en reste-t-il à nous les arbres qui marchent ?

Tristes les temps oligophrènes de violence imbécile alors que le temps perdu marche inexorablement vers l'effacement du monde

Misère

Il nous reste

Le toucher de la terre les yeux agrippés au ciel et le sentiment d'être sans savoir vraiment quoi

Tout est mystère
Tout est accident
Le chêne
Le veau
La forme de ton sein
Ta chevelure de cavale
Le bleu aléatoire du ciel
Le frémissent des cèdres sous le vent
Et les nuages
Ô les nuages
Vapeurs chimiques de l'univers

Bon ben voilà

La barbe du temps

Longue

Longue

Encore s'allonge

Et nous

Dedans

Comme des poux

Agités

Éphémères couillons

Grouillons

Et la vie

Qui se finit

Toujours recommence

Et ça n'a pas plus de sens

Le samedi que le vendredi

C'est pourquoi

Un jour

Le temps

Se la coupera

À ras

Comme un caillou

Pauvres de nous

je ventile
je zéphyre
je soupire
je courandaire

il faut aérer la cervelle
les circonvolutions en surchauffe

ou arroser
au jet
doucher
enduire de glace pilée

mais nom de dieu
arrêter la folle machine
brider ce pur-sang emballé
enduire la piste de merde et de savon mou
qu'il dérape
qu'il glisse
qu'il termine sa course dans les bottes de paille
en hennissant d'épuisement

ALORS

alors on pourra sourire
flâner
marcher en sifflotant les mains dans les poches
parler avec les oiseaux
pour ne rien dire
deviser de la pluie et du beau temps avec les fleurs qui, de toutes
façons, ne s'intéressent qu'à ça
on pourra
pleurer pour des sottises
rire
sans rimes et surtout sans raison

des règles
des aberrations, des accusations, de l'administration, des
admonestations et des adorations, des équations, des
prosternations
et surtout
de la littérature

même
peut-être
pourra-t-on enfin
au bain
apprécier en toute innocence
ses propres flatulences

Elle tricote
Et il marcotte
Ils s'arrosent réciproquement
De peur de jaunir avant le temps
Pourtant
Déjà leurs feuilles se racornissent
Et leur tige rapetisse
Malgré les mots fléchés
Et la télé

Alors ils rusent
Elle grignote
Il radote

Et le temps s'use
Et il tremblote

Les sorbiers rougissent à nouveau
Le terre a tourné
Encore
Ivresse des sphères
La tête me tourne aussi
Qu'est-ce que je fous là
À gratter de mes pattes de derrière depuis si longtemps
Cette cendre d'étoile
Alors que tout l'univers explose
Alors que l'inconnaissable infini
Devient de plus en plus insaisissable
Et que moi
Je renifle le nez au sol
La moindre trace de cul de femelle
Dans l'espoir dérisoire
De planter ma petite bite
Et d'oublier une fraction d'instant
L'incompréhensible bazar
En le perpétuant

C'est la ville

On ne voit plus la terre,

À peine le ciel

Découpé

Crénelé

Ça leur partait normal

On marche

Fragile et rare

Entre ce qui roule et ce qui déboule

On retient son souffle de CO

On essaie de se fondre dans la masse

On se déguise en simple passant

En vain

Un quidam me bouscule et me lâche : «Paysan !»

Je suis repéré !

Marre d'écrire

Juste envie de regarder frissonner les herbes et danser par dessus
les piérides

Marre du désir qui meurt et renaît

Marre de la course au bonheur volatile

Juste envie de ne plus gémir

De regarder bêtement le bleu du ciel

Hébété et vide

D'être

Sans espoir ni raison

Un arbre

Il fait un temps d'amour naufrage
Les hirondelles
S'interrogent déjà en regardant au loin
Mes derniers attendrissements aussi
On ne part vraiment que sans bagage
On ne marche que sans souvenir

c'est comme une péniche qui dérive et se perd dans la brume
c'est l'autre qui s'en va
sans adieu que le bruit sec de l'amarre qui se rompt
il n'y a d'autre cri que de mouettes
c'était écrit
sans doute
depuis toujours sur la moire du canal
depuis l'accostage
gravé par les longues années à se frotter contre le quai

tout est vide
et des branches des saules coule une tristesse infinie

Elle fait le siège
Elle danse nue devant moi
Je m'accroche à mon visage de marbre mais je bande
Je ferme les yeux
Et j'entends ses pieds marteler le sol

Ô
Que la vie est bête

Je n'écouterai plus
Je ne regarderai plus entre mes doigts
Je vais fuir
Je vais prendre le Transsibérien
Jusque Vladivostok

Ô
Que la vie est bête

En Sibérie elle dansera encore devant moi
Elle sera
Yakoute
Youkaguire
Aléoute
Loupik
Koriak
Orok
Poumpokole
Et le sang dans mes veines continuera à rouler le tambour

Ô
Que la vie est bête

Je dirai non
Je resterai devant ses charmes comme un morceau de grès

Je ne la cueillerai pas
Je dirai
Pas question

Je laisserai passer sans intervenir le cortège des fourmis
Je ne plongerai pas pour sauver le canard qui se noie
Je n'empêcherai pas de mourir de chagrin le dernier rhinocéros
Je refuserai

En aucun cas je ne troublerai le cours des choses
Je ne suis pas Dieu
Ni même un écologiste

Oh libellule
Demoiselle que j'aime

Tu ne fais que tracer une ligne dans l'espace
Tu es la beauté qui passe
Et qui
Pour une fois
N'emmerde personne

Je ne veux pas savoir où tu vas
Je ne veux pas savoir d'où tu sors

Éclair bleu en voilure de dentelle

Tu es
L'instant
Éblouissant

J'ai marché
Comme je pouvais et au fil de mes pas
La forêt se faisait de plus en plus profonde
De plus en plus sombre
Et de plus en plus humide
Avec de la brume qui s'effilochait aux branches
J'ai marché
La douleur au dos se faisait lancinante
Voûté
Puis courbé
Puis tout au fond
Là où il faisait presque noir
Couché
Comme un chien crevé
J'ai dû dormir

Et rester là
À jamais

il n'avait que le feu pour marcher parmi les hommes
il pleurait beaucoup
en silence
en protégeant sa flamme dans un geste large du pan de son vieux
manteau
il passait parmi eux
il les croisait
il les craignait
il espérait arriver au bout du chemin
sans ennui
sans que quelqu'un l'arrête
sans que quelqu'un l'interpelle
et
découvrant son visage
encore le rejette

il protégeait sa flamme
il savait qu'elle incendierait le monde
qu'elle rendrait un jour la planète propre
et nue
en attendant
il marchait dans les rues
il savait
que ça durerait cent mille ans

Qu'est-ce qu'elle est mignonne
Et gracieuse
Et douce de peau
Et regard de biche un jour de brume
Et cheveux de crinière de jument de Haflinger

Du moins vue du dehors
Parce que dedans
Ça grogne
Ça borborygme
Ça flatule
Dans un long tuyau de boyaux serré de près entre des viscères
flageolants
Des organes sanguinolents
Des humeurs gluantes
Et un machin qui se contracte en cadence où paraît-il se trouve son
âme
Et où elle prétend me garder
Sans blague

Je ne la serre pas trop fort dans mes bras
Des fois que ça ferait péter le sac
Et que tout ça se répandrait

Elle est partie
Il faut que les êtres partent
Sinon à quoi servirait le ciel
Il faut apparaître
Aimer
Puis se fondre dans l'espace
Parce que nous appelle ce chemin
Celui
Caillouteux
Qui va sans fin et sans but

Elle est partie
Elle est peut être encore quelque part
Inaccessible
Sur un chemin au milieu du Gobi
Ou quelque part entre la voie lactée et Andromède
Ou dissoute
Dans l'invisible

Qu'importent les lieux
Ce sont des conventions

Je n'ai pas tenté de la retenir
Le vent nous glisse entre les doigts
La vie est faite de ça
Un spasme fugitif de l'espace-temps
Ainsi en est-il d'elle aussi
Et de son ineffable beauté

La terre tourne
Un jour s'en va
Il reste
Juste le temps
De faire en se les gelant le cap Nord à vélo
De sauter dans le Transsibérien et ses villes aux noms de glace
rutilante
D'aller explorer le désert de Gobi ou crapahuter dans les forêts
malaises à la poursuite de l'éclair orange des orangs-outangs
Juste le temps
D'aller hurler à tue-tête au sommet du K2
Et d'engueuler les perroquets stupéfaits dans la jungle
amazonienne
Juste le temps
D'aller manger du singe cru à Bornéo et de baiser à mort des
papoues anthropophages hérissées de plumes multicolores

Mais aussi
Tout le temps
De contempler longuement sans mot dire la ruée foisonnante des
nuages
Sur l'équanimité du ciel

Les copains du petit matin
Voient l'aube éclairer une stase
Un instant suspendu entre ce qui fut et ce qui sera
Le seul vrai point du jour sur le trait tiré du matin jusqu'au soir
Et ceux là se délectent de l'immobilité éphémère des choses. Du
silence. Du thé qui fume.
De leur complicité tacite
Des veines qui gonflent leurs mains sur l'accoudoir
Ils regardent se lever le soleil
Comme un furoncle
Ils redoutent le plop qui le détachera de l'horizon et commencera
le temps
Le matin s'ouvre comme une armoire. Personne ne sait encore ce
qu'il y a dedans. Un rat s'échappe par l'entrebaillement de la porte.
Il est très pressé. Il claironne «bonjour ! bisou !» et disparaît.

Jean François parle
C'est un torrent
Ça cascade
De furoncles de l'âme en chagrins qui triturant la tripe
Il ne discourt pas Jean-François
Il se raconte
C'est sa saga parmi les bouteilles
Les mirages multicolores
Le kaléidoscope des illusions
Noyées de vomi
Il ne cause pas Jean-François
Il s'arrache la tripe
Pour devenir libre
Pour se nettoyer
Pour se récurer
Frénétiquement
Comme si le relent d'alcool
Comme si l'esclavage
Devait coûte que coûte ne pas avoir été

Il commence une nouvelle vie Jean-François
Il ne le sait pas encore

Ô mon amour orchidée
Qui agonise dans les agacements
Qui se consume dans l'exaspération
Qu'as-tu fait de tes tendresses
Qu'as-tu bradé de tes arcs-en-ciel
Qu'as-tu laissé moisir ?

Tu as assisté sans trop y croire à ta décrépitude

Aujourd'hui
Que le dernier toron se rompt
Tu pars
En sanglotant un peu
Vers d'autres possibles

Était-ce bien raisonnable ?

Le vent tiède caresse la fourrure des feuilles
L'air frissonne
Et le soleil dont les ors passés sont restés couchés toute la journée
Marie la vie et la mort,
Dans une ultime beauté de quinquagénaires
La nature ouvre les jambes
Non plus en appétit de gésine
Mais en apogée suave et apaisée
En abandon sensuel
En offrande du jouir
En montée d'un orgasme lent
Profond
Progressif comme une vague ondulante d'épilobes

Il est gourmet ce coït de la maturité

Ah le gémissement silencieux de la carotte qu'on rondelle
L'affolement invisible du chou à l'approche des fait-tout
Le hurlement inaudible du poireau qu'on arrache
Le supplice muet du chicon qu'on fristouille
La panique indécélable de la tomate à l'approche de l'ail
Et son sursaut de dégoût quand on la mêle de force aux
champignons qu'elle exècre

Ah le cri d'angoisse du cochon qu'on égorge
Et la terreur du fœtus qu'on expulse

Mondo cane !

Le matin est une attente
Le soir une lassitude
Entre les deux une course vaine dont je ne garde pas vraiment
mémoire

Les heures se déroulent
Comme la forêt s'agite sous l'effet indifférent du vent
Comme la fougère frissonne dans les prémices des haleines
d'automne
Comme elles se croient vivantes quand elles ne sont que brassées

Ainsi coulent des jours que seul différencie le calendrier
J'ai suivi mon chemin comme s'il n'avait pas de fin

Et maintenant
Que l'horizon est sous mes pieds
Je regarde au loin
Où je n'irai plus jamais